

Du débarquement de Normandie, dont les images sont maintenant connues de tous, nous n'avons d'abord rien su. Nous ignorions la violence des combats et les dégâts causés par les tapis de bombes sur des villes entières. Une quinzaine de jours avant que Paris soit débarrassé du nazisme par les Alliés et les troupes du Général Leclerc, Nantes retrouva la liberté. L'évacuation des Allemands se fit entre le 4 et le 12 août 1944. Pendant ces jours-là ils se livrèrent à de nombreux actes de sabotage. La plus spectaculaire de ces destructions fut celle du pont de Pirmil.

La disparition de ce vieux pont de Nantes avait été très gênante pour la vie quotidienne. Dans l'attente d'une reconstruction qui risquait d'être longue, on avait installé une passerelle de bois, à peine plus haute que l'eau, qui ne laissait passer que les piétons et les vélos. Elle était tout particulièrement utilisée, le matin, par les ouvriers allant travailler.

Pressés de foncer sur Berlin, les Alliés avaient décidé de reporter à plus tard la prise définitive de Saint-Nazaire et de ses environs. La base sous-marine était en effet trop robuste pour que soit pris le risque d'un combat immédiat. Les forces débarquées se disaient que, de toute façon, la garnison allemande encerclée finirait par s'affaiblir. C'est ainsi que commença l'histoire de la « poche de Saint-Nazaire » qui devait durer jusqu'à la fin de la guerre, le 8 mai 1945. Les communes de Pornic, Chauvé, Le Pellerin, et celles de la Presqu'île Guérandaise ont fait partie de la *poche*. Leurs habitants ont beaucoup souffert.

A Saint-Philbert nous n'étions pas loin de la ligne de défense contenant cette *poche*. Les combattants Français étaient des FFI (Forces Françaises de l'intérieur). Ils étaient obligés de se réfugier dans nos villages qui les accueillaient volontiers, mettant les produits de la ferme à disposition. Mon père, par exemple, avait pris trois génisses à nourrir pour apporter sa contribution pendant toute la période.

Lorsque le territoire a été libéré, je me souviens qu'il y a eu une grande fête dans la rue. Les gens étaient soulagés. Ils couraient, dansaient. La vie n'a pas tardé à s'améliorer. Ça a été beaucoup plus rapide que dans les grandes villes, qui ont gardé longtemps le système du rationnement. On avait retrouvé nos libertés fondamentales. On a recommencé à se déplacer comme on le voulait, mais aussi à chasser, ce qui pour moi fut un grand plaisir. Les premiers à déterrer leurs fusils l'avaient fait sans attendre l'armistice. Pendant la guerre les civils n'avaient pas droit, bien entendu, de posséder une arme. Ils avaient trouvé d'autres solutions, revenant aux techniques ancestrales. Ç'avait été un retour aux techniques de braconnage. Pour prendre du petit gibier, on tendait des collets, ces nœuds coulants dans lesquels les pauvres bêtes venaient engager leur cou, restant ainsi pendues. Pour les perdrix le piège était plutôt celui d'une cage en grillage dont la porte s'ouvrait à l'intérieur. Une planchette y était suspendue, au milieu de graines qui servaient d'appât. Dès que les oiseaux mettaient la patte sur cette planchette, la cage se refermait, emprisonnant parfois plusieurs d'entre eux.

Les prisonniers ont commencé à rentrer. Pour ceux qui étaient vignerons la fête du retour fut gâchée. En effet, aux premiers jours de mai, il y avait eu gel et les pieds avaient été détruits à quatre-vingts pour cent. A part cela on s'amusait beaucoup en ce temps-là. Il y avait de nombreuses kermesses, pour les soldats et aussi pour les écoles. Sur le terrain communal on installait des stands de toute sorte. Le soir, il y avait dîner champêtre. On dansait beaucoup : bals publics, bals de classe.

La semaine du 15 août, avec mes copains, nous étions allés à la cueillette des macres sur le lac. On appelle ainsi des sortes de châtaignes d'eau poussant en surface. On y allait sur des bateaux à fond plat, dans lesquels on pouvait tenir à six personnes sans risque de chavirer. On partait le matin, du quai de la Boulogne. Il fallait environ une heure pour se rendre au lac. Après la cueillette, on se baignait dans l'eau claire.

Et puis bien sûr, très vite, il y a eu la reprise des cérémonies de noces. Pour les fiancés de l'avant-guerre, c'était le moment tant attendu. Il y avait eu beaucoup de célibats forcés, pendant ces tristes années. Certains avaient laissé jusqu'à sept ans de leur belle jeunesse dans ce conflit si cruel. En effet le service militaire était alors de deux ans. Après avoir dû remplir pendant la « drôle de guerre » certains s'étaient retrouvés prisonniers en Allemagne. Mon cousin Eugène était dans ce cas. Il est revenu à vingt-neuf ans. Il n'avait pas tardé à fréquenter une jeune fille de dix-neuf ans, appelée Marie, qui habitait à Machecoul. Le mariage a été célébré en avril 1946. Après les cérémonies à la mairie puis à l'église, le défilé était parti, à pied, jusqu'à l'auberge du lac.

Après le repas, on avait enlevé les tables pour danser. Comme musiciens, il y avait un piston et un saxo. A vingt heures on avait remis les tables pour le dîner... puis on les avait enlevées à nouveau. Au bal de ces heures-là, les invités de la noce avaient été rejoints par les copains et amies des mariés. Ils avaient dansé tard jusqu'à deux heures du matin, avant de rentrer à la maison. Par manque d'un domicile à eux, les jeunes mariés s'étaient installés chez les parents de Marie. C'était une vie collective, pas facile, d'autant moins qu'il fallait faire bourse commune.

L'été suivant, en 1947, il y a eu de nouveau beaucoup de mariages. Après un printemps très humide, le soleil n'était revenu que le mardi de Pâques. Mais depuis lors il n'avait cessé de faire chaud. Mis à part les marées qui apportaient parfois de petits crachins, les jours étaient secs. La nourriture des animaux était restreinte. Il n'y avait que les prés des marais qui nous donnaient du fourrage, avec le regain à paître.

Le 30 août mon cousin André a pris pour épouse sa voisine Marguerite. La noce était au village. Dès le lendemain je recevais une mission : porter les invitations pour, cette fois, le mariage de mes deux sœurs. Avec mon frère Jacques nous devions aller visiter les maisons du voisinage. Franchement, c'était un peu une corvée, pour un lendemain de noce... Mais nous avons quand même enfourché nos vélos et commencé le circuit qui devait nous conduire dans une dizaine de foyers des environs. Notre rôle était de débiter avec sérieux et précision ces mots dont je me souviens toujours : « Nous venons vous inviter aux mariages de Mélanie et de Rose, samedi 20 septembre. Les cérémonies auront lieu à dix heures et demi pour la mairie, à onze heures pour l'église. Ensuite les deux couples recevront les vœux et félicitations à la sacristie. Ils se rendront ensuite, avec les invités, chez le photographe qui prendra la grande photo de famille. Le déjeuner aura lieu à treize heures dans l'école des garçons, et le dîner à vingt heures. Il sera suivi d'un bal jusqu'aux heures du matin. »

La veille de cette noce, j'avais été désigné pour aller prendre livraison des bouquets à Nantes, Chaussée de la Madeleine, près du quai Baco. La fleuriste en question avait été réfugiée pendant la guerre chez un de nos voisins, elle était souvent venue se ravitailler à la maison. J'avais prévu de prendre le car à quinze heures, puis d'emprunter au retour celui de dix-huit heures, muni de ma précieuse et fragile cargaison. Mais il se trouva que je rencontrai le fils Mabon qui proposa de m'emmener, puisqu'il partait lui-même à Nantes avec son camion. C'était une vieille connaissance et j'acceptai volontiers. Malheureusement, parvenu au niveau

de Pont-Rousseau, à l'entrée de Nantes, le camion tomba en panne ! D'après ma montre, il restait trop peu de temps pour récupérer le car en route. Aussi, je m'étais mis à courir comme un dératé jusqu'au magasin de fleurs, que j'avais atteint épuisé, à la limite de l'évanouissement. Le temps de me remettre un peu, j'avais demandé à la patronne d'où je pourrais téléphoner à la gare routière qui se trouvait à quelques centaines de mètres, pour leur demander de m'attendre une ou deux minutes. Encore un *sprint* jusqu'au garage, mes bouquets dans les bras, puis un rapide bon dans le car dont le chauffeur m'avait gentiment attendu. Allons donc, l'affaire se terminait bien ! En reprenant mon souffle, confortablement installé dans le car dont le moteur tournait bien rond, j'avais poussé un Ouf de contentement et soulagement. Décidément, la belle vie était de retour.

